

Prologue

Un homme vêtu de noir entre chez lui. La qualité de sa cravate de soie à la dernière mode, la coupe de sa veste en lainage fin, sa canne au bec d'ivoire, sa moustache élégante, tout en lui trahit le bourgeois délicat. Sa démarche est hésitante, un peu fébrile.

Il entre dans son appartement cosu, mais aucun valet ne l'accueille. Malgré la fraîcheur de ce mois de décembre, une goutte de sueur perle sur sa tempe.

Il tourne son regard vers le plafond, au fond de la pièce. Accrochée à un gros clou planté dans une poutre, une corde se balance, un nœud coulant.

Il s'assoit devant son secrétaire et sort de sa poche un carnet qu'il ouvre. Des tableaux, des écrits comptables, des colonnes, des nombres. Sur les dernières pages du carnet, les chiffres laissent la place à un texte inachevé qu'il relit. C'est une longue lettre, tracée d'une écriture serrée, nerveuse, brouillonne, et datée du 1^{er} décembre 1891. Il trempe sa plume dans l'encrier, finit son billet :

À présent ma décision est prise. Comment pourrais-je supporter encore de respirer, après avoir commis l'irréparable ? Comment pourrais-je vivre sans savoir où tu es, jusqu'où ton désespoir t'a conduite ?

*La honte me submerge. Adieu, ma T. Toi au moins,
puisses-tu me pardonner puisque je sais que Dieu ne le
fera pas ?*

Je serai pour toujours, à jamais tien,

Félix

Il grimpe sur le tabouret, passe la corde à son cou et se laisse glisser. Immédiatement, son corps est pris de soubresauts – comme s’il regrettait déjà son geste, comme s’il voulait revenir en arrière, tout recommencer, comme s’il avait oublié quelque chose.

On frappe discrètement à la porte. La poignée tourne lentement. Des pas furtifs. L’homme continue de tressauter, les yeux exorbités. Suffocant, affolé, il suit l’intrus des yeux, tend la main vers lui. Il n’est plus qu’une parenthèse entre la vie et la mort.

Froissement de tissu, mouvements rapides, frottement de papiers. Déjà, la porte se referme, le bruit d’une course furtive décroît dans l’escalier tandis que sur la table, il ne reste que l’encrier ouvert et la plume qui goutte sur le grand buvard.

Plus aucune trace du carnet.

Disparue !

Je partais souvent tôt le matin marcher dans les collines. Surtout l'hiver. Je profitais de ce temps pour réfléchir, savourer quelques moments de quiétude.

Pour une aristocrate anglaise déchue comme moi, être gouvernante à la villa des Pavots, chez Lola Deslys, courtisane célèbre dans la petite ville de Cannes, n'était pas de tout repos.

Je savais que le reste de la journée serait saturé par les exclamations de Lola, la discrétion n'était pas son fort. Cette petite heure de marche suffisait à mon besoin de calme, car en réalité, rien ne m'était plus nécessaire que l'atmosphère surexcitée de la villa.

Ce que j'aimais le plus dans ces promenades matinales, c'était le retour. La vue sur la mer était éblouissante. Que de levers de soleil enivrants j'ai surpris ainsi ! Parfois, je faisais un détour par la boulangerie et je rapportais du pain tout chaud à la maison.

C'est ainsi qu'en ce jour de décembre 1891, remontant par la rue que l'on venait de tracer entre le boulevard de la Foncière et le chemin vicinal de Saint-Nicolas, je rencontrai Basile, le jeune saute-ruisseau qui travaillait pour le journaliste Murier.

Ils étaient tous les deux de nos habitués. Enfin, surtout Murier qui aimait venir glaner de la bouche de Lola des

nouvelles fraîches sur ces messieurs fortunés qu'elle *voyait*.
Ses chérubins, comme elle les nommait.

Perdu dans ses pensées, morose, le jeune commissionnaire ne m'avait même pas remarquée.

—*Hello* Basile, où vas-tu ?

Il sursauta en me regardant.

—Eh bien, je te fais peur maintenant ? Tu as un message pour un client de l'hôtel à côté ?

—Non, non, Miss Fletcher... C'est pour chez vous. Pour M^{lle} Lola, me répondit-il d'une voix sourde.

—Confie-le-moi, si tu veux ? Je peux le lui apporter ! De qui est-ce ?

Au moment même où je prononçais ces mots, je me fis la réflexion que s'il me donnait le message, il n'aurait pas le pourboire de Lola. Sans doute aussi voulait-il passer par la cuisine de Rosalie et se voir offrir quelques bonnes choses à manger.

Il avait répondu par un grognement. Je compris qu'il n'avait pas envie de parler, ce qui m'étonna un peu. Je le connaissais depuis quelques années, il avait grandi en taille et en vivacité, et au plus loin dans mes souvenirs, je l'avais toujours vu rieur – blagueur, même –, courant plutôt que marchant, rempli d'une bonne humeur énergique. Il avait environ quinze ans à présent. *Il a sûrement son premier petit chagrin d'amour*, me dis-je.

J'adaptai mon pas au sien et nous arrivâmes aux Pavots ensemble.

Je déposai les brioches et le pain dans la cuisine. Rosalie, notre cuisinière, était attablée avec Gustave, le cocher et homme à tout faire de la maison. Elle avait semé, le jour de la Sainte-Barbe, les trois coupelles de blé à germer, pour garnir la table à Noël. C'était une tradition qui était censée apporter bonheur et prospérité sur la maison.

En 1884, Gustave avait quitté la maison quand j'y étais entrée, car les finances de Lola ne lui avaient pas permis de le

garder. Mais après la banqueroute de son nouvel employeur, Delpiano, un loueur de voitures chez qui il avait travaillé comme cocher, il s'était de nouveau présenté aux Pavots et Lola l'avait réembauché.

—Il nous faut un homme dans la maison ! avait-elle proclamé. Sherry – certes, le plus beau chat du monde – ne suffit pas à la tâche !

Tout le monde avait ri. J'avais craint un moment de ne plus avoir le droit de conduire l'attelage, mais Gustave n'était pas jaloux de l'emploi et il avait tant à faire entre l'entretien de la maison, la remise, le potager et le grand jardin, qu'il me laissait volontiers conduire Gaza, notre cheval.

Rosalie et Gustave savouraient leur café, sachant que tant que la maîtresse n'était pas levée, ils devaient ménager leurs forces.

J'acceptai leur offre d'une tasse sur le pouce, tout en parcourant les gros titres du journal qui traînait sur la table. Rosalie proposa une brioche à Basile, qui la refusa.

—Non merci. Je suis venu porter un billet à M^{lle} Lola, dit-il en bougonnant.

Elle fit une drôle de grimace et me regarda d'un œil accusateur. Comme si j'avais dit à Basile quelque chose qui lui avait fait perdre l'appétit. Je fis un geste de dénégation signifiant : *Ce n'est pas moi, je n'ai rien fait !*

L'adolescent se rapprocha de Sherry, notre chat, et il le prit dans ses bras pour le caresser en nous tournant le dos.

Cette petite scène avait interrompu la conversation entre Rosalie et Gustave.

—Il est de qui, d'abord, ce billet ? insista Rosalie.

L'enfant murmura à contrecœur :

—De M. Paul Antoine !

Paul Antoine Isnard de la Motte était de nos amis. Il était l'héritier d'une riche famille de parfumeurs grassois. Et nous étions en affaire avec eux pour la vente de nos savons.

Lola avait été, dans son adolescence, effeuilleuse dans un atelier de distillation ; et son don d'observation ainsi que sa débrouillardise lui avaient permis d'apprendre à confectionner ses propres savons et crèmes de beauté. Cela avait débouché sur une activité artisanale de vente de savons à la fleur d'oranger, sa spécialité. C'est ainsi que nous avons rencontré Paul Antoine, qui était vite devenu de nos familiers.

De plus en plus souvent, Lola participait à la création de la réclame de la parfumerie Isnard quand ils lançaient un nouveau parfum. Elle rêvait d'être reconnue à sa juste valeur en apportant ce soutien.

Je suggérai :

— Peut-être a-t-il obtenu de sa mère le contrat pour M^{lle} Lola ?

— Il n'y arrivera jamais ! dit Rosalie. Ces gens-là, ils sont près de leurs sous. Profiter des conseils de mademoiselle, la payer pour ça même de temps en temps, c'est bien assez pour eux. Un contrat ? Vous galéjez ? Ça les lierait par trop !

Des bruits de pas et une musique provenant du phonographe. Je reconnus *À la Roquette*, le succès d'Aristide Bruant. C'était une chanson sinistre, sur la dernière heure d'un condamné à mort. Quelques bribes de la voix nasillarde du chanteur nous parvenaient :

*Si l'on graciait à chaque coup
Ça s'rait trop chouette,
D'temps en temps faut qu'on coupe un cou,
À la Roquette...
Là-haut, l'soleil blanchit les cieux,
La nuit s'achève,
Ils vont arriver, ces messieurs,
V'là l'jour qui s'lève.*

Rosalie fit un petit bruit désapprobateur de la bouche.

—J'aime pas quand elle met cette musique ! dit-elle. Ça me fait froid dans le dos ! Je me demande comment elle fait pour écouter cette misère sans devenir folle...

—Il lui faut plus qu'une chansonnette pour entamer sa bonne humeur naturelle, dis-je en me dirigeant vers l'escalier.

Je haussai la voix :

—Mademoiselle Lola ? Vous avez de la visite ! Un billet de Paul Antoine !

—Il reste du chocolat ou vous avez tout bu ? me répondit-elle en criant.

Rosalie me tendit le breuvage qu'elle avait tenu au chaud sur un coin de la cuisinière, et qu'elle venait de verser promptement dans une jolie chocolatière de Sèvres.

—Montez-lui déjà, j'apporte vos brioches.

—Viens, dis-je à Basile. Suis-moi.

Arrivé à l'étage, Basile tendit le message à Lola sans lui sourire et s'assit un peu plus loin dans un coin de la pièce, la mine renfrognée. Elle ne sembla pas remarquer son humeur morose.

Avant même d'entamer son petit-déjeuner, rapidement dressé par Rosalie sur une table du salon, devant la porte-fenêtre donnant sur le balcon, elle avait ouvert et lu la missive.

—Paul Antoine veut que je le retrouve au Grand Café des Allées, dit-elle. Je me demande pourquoi un rendez-vous si solennel, alors qu'il entre et sort d'ici comme d'un moulin ! Croyez-vous qu'il ait enfin réussi à obtenir de la mère Isnard... de sa mère quoi... qu'elle me fasse un vrai contrat ? Ce serait chou ! De l'argent régulier qui entrerait.

—Rosalie prétend que ça ne peut être ça. Que la mère de Paul Antoine préférera toujours vous garder sous la main sans contrat. Depuis que son mari est mort, elle régente tout.

—Nous verrons bien.

Et avec fierté, elle ajouta :

— Tout de même, ma situation a bien changé avec eux depuis que le père Isnard n'est plus là, vous en conviendrez ?

— C'est vrai !

— On ne se contente plus de m'acheter quelques savons. Je suis connue quand j'arrive dans les bureaux ; on écoute mon avis, les suggestions que je fais en matière de noms de parfums, de réclames pour favoriser les ventes.

— C'est surtout que votre image fait vendre ! Depuis qu'ils vous ont photographiée...

— Sur mon idée !

— Oui, avec votre visage, le parfum a vu ses ventes doubler.

Lola déclame :

— *Danse de nuit, le parfum...*

Je termine avec elle :

— *...qui fait valser M^{lle} Deslys !*

— Ils m'ont pas mal payée, non ? Et surtout, ils sont liés à moi à présent. La mère Isnard a essayé l'an dernier de changer de modèle, mais elle a reçu des lettres de clientes qui voulaient savoir pourquoi M^{lle} Deslys n'utilisait plus leur parfum. Elle rageait...

Elle avisa mon journal :

— Quelles sont les nouvelles ?

— Le maire s'apprête à accrocher une médaille d'honneur sur la poitrine du grand-duc Michel, pour sa création du terrain de golf, du côté de la Napoule.

Elle se réjouit :

— C'est *bath* ! Il va y avoir du beau linge en ville. Vous viendrez avec moi, Miss Fletcher ? Nous sortirons Gaza, pauvre vieux ! Il se morfond dans son écurie !

— Volontiers, répondis-je. Justement, je voulais passer à la poste prendre le courrier, j'attends une lettre d'Anna.

— C'est vrai ! Il doit y avoir sa réponse à présent ! Quand je pense que cette petite écervelée a réussi à se faire renvoyer de cette pension chic où elle enseignait ! Elle ne réfléchit pas plus loin que le bout de son nez !

Anna était une jeune orpheline que Lola avait accueillie il y avait presque huit ans. Elle l'avait richement dotée et avait rêvé de la marier dans la bonne société. Mais plusieurs éléments s'étaient opposés à ses vœux. L'un d'entre eux, le plus important, était Anna elle-même. Depuis des événements dramatiques qu'elle avait vécus à peine adolescente, elle s'était refermée sur elle-même, avait coupé ses cheveux, et s'était comportée durant de longs mois en sauvageonne. Il n'y avait qu'avec Mario, le jeune frère de Lola, qu'elle semblait apprécier un peu la vie.

Grâce à l'excellente éducation que nous lui avons fait donner, elle avait trouvé une place de répétitrice dans une pension de jeunes filles du monde, à Nice. Mais elle était devenue fantasque et plutôt... disons... originale. Tantôt elle désirait écrire des livres de cuisine provençale, tantôt elle voulait faire des filatures pour des agences de *detectives*, comme elle disait, utilisant le mot anglais qui provenait de ses lectures. Elle raffolait des romans à énigmes d'un Écossais, un certain Conan Doyle, qu'elle lisait en anglais car aucune traduction n'en existait. Ce n'était pas moi qui allais lui reprocher ses lectures. J'adorais les romans avec des enquêtes à résoudre, des meurtres, des mystères.

Recherchant plus que tout à nous prouver qu'elle pouvait être indépendante, elle avait donc fini par accepter cet emploi. Mais voilà que son caractère ne lui permettait plus de supporter la façon dont les jeunes filles étaient traitées dans cet établissement.

Pour la plupart, il s'agissait d'étrangères très riches, dont les familles vivaient loin. Anna disait que le manque d'hygiène était flagrant et la nourriture infecte. Pourtant le prix de la pension était exorbitant. Alors notre protégée avait fomenté une sorte de mutinerie qui avait abouti au seul résultat de son renvoi immédiat.

—Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que j'irai la chercher en train. Elle doit me confirmer au plus vite la date exacte et tous

les détails. Sa lettre a dû arriver à présent. J'en profiterai donc pour aller à la poste la chercher directement.

—Moi aussi, je dois aller à la mairie, dit Lola.

Le bureau des Postes et Télégraphes était situé dans les locaux de l'hôtel de ville ; comme la police, d'ailleurs, mais aussi la bibliothèque et le seul musée de Cannes, qui contenait les dons faits par le baron Lycklama.

Lola continua d'un air de ne pas y toucher – mais je sentis une pointe de contrariété sous ses mots.

—J'ai été convoquée par le commissaire Valantin.

Elle essayait de minimiser la situation, de ne pas montrer son inquiétude. Ce qui provoqua la mienne, immédiatement.

Basile, que nous avons oublié dans son coin – silencieux qu'il était –, sursauta en entendant le nom du commissaire.

—Vous savez pourquoi que vous êtes convoquée, Mademoiselle Lola ? demanda-t-il avec une sorte de fébrilité dans la voix.

—Aucune idée ! dit Lola.

Elle sembla alors le remarquer enfin.

—Mais qu'est-ce que tu as, à la fin, Basile ? Tu n'es pas comme d'habitude !

Il prit un air traqué.

—Non, ça va, tout va bien...

—Ça fait au moins une semaine que je ne t'ai pas vu traîner dans les parages ! Où tu étais passé, hein ? Pourquoi tu fais cette tête de lapin apeuré ? Je ne vais pas te manger, tu sais ?

Il rougit et marmonna, confus :

—C'est ma sœur...

—Ta sœur ? Celle qui travaille à la blanchisserie Magnan ? Enfin... blanchisserie, si on peut dire... c'est un bien grand mot !

—Oui, c'est Thérésine ! répondit-il agacé. J'ai qu'une sœur !

—Eh bien, qu'y a-t-il avec Thérésine ? Qu'est-ce qu'elle a ? Je l'aime beaucoup ! Sans elle, Dieu sait ce qui serait arrivé à notre Anna cette année-là...

—Je me fais du souci pour elle.

—Mais pourquoi ? Elle a eu un accident ?

Il devint soudain volubile :

—Elle a disparu ! Je ne sais pas où elle est ! Elle m'a pas dit où elle allait et d'habitude elle me dit toujours tout, Thérésine ! C'est pour ça que vous m'avez pas vu ces jours-ci. Je la cherchais un peu partout. Mais il faut bien croûter, alors j'ai recommencé à porter des billets.

—Comment ça ? Depuis combien de temps ?

—Depuis une semaine.

Lola avait l'air incrédule. Mais je connaissais l'enfant. Je savais qu'il n'était pas du genre à s'inquiéter pour peu de choses. Ni à mentir.

—Il ne faut pas s'affoler, lui dis-je sur un ton que je voulais rassurant. Tu es allé signaler sa disparition à la police, n'est-ce pas ?

Il me regarda longuement avec une expression méprisante, puis il haussa les épaules et sortit de la pièce.

—C'est malin, dit Lola, enfonçant le clou. Vous pensez que le bureau de la police, c'est le lieu où on se rend spontanément, peut-être ?

—En cas de disparition, il me semble que c'est là qu'il faut aller, oui ! répondis-je, vexée.

—Vous peut-être, *les gens de la haute*, dit Lola en ricanant. Mais pour nous, c'est le dernier endroit où l'on va quand on a besoin d'aide. On sait alors pourquoi on y entre, mais jamais si l'on en sortira. Ils ont beau jeu de retourner les situations contre vous, et de vous chercher des poux là où il n'y a que des grains de poussière.

—Je ne connaissais pas cette expression, dis-je, pincée.

—Je viens de l'inventer !

Un carnet

Quand Rosalie vit passer Basile dans le couloir, elle l'appela depuis sa cuisine.

— Mais viens donc, petit nigaud. Tu ne vas pas repartir sans une brioche, quand même ?

Il entra en traînant des pieds.

— Il y avait quoi dans ce billet que tu as porté à M^{lle} Lola ?

— C'est juste un rendez-vous. M. Paul Antoine. Il l'attend au Grand Café des Allées.

Gustave, qui n'arrivait pas à s'arracher à la bonne chaleur de la cuisine, intervint :

— Enfin ! Il était temps ! M^{lle} Lola doit commencer à penser à l'avenir. C'est pas toujours qu'elle pourra faire *la cocotte* ! Il lui faut quelque chose de plus sûr !

— Malheureusement, je ne pense pas qu'un contrat avec les Isnard soit vraiment sûr pour elle ! C'est que Paul Antoine, comme il est *de la manchette*, il va pas hériter des biens et de l'usine de parfums !

— Et pourquoi ça ?

— C'est son père, quand il est mort, il a mis dans son testament des clauses spéciales. Il doit se marier et avoir un enfant dans un certain temps après la mort du vieux. Si cette condition n'est pas respectée, toute la fortune va partir à une cousine, pour créer une fondation qui portera le nom du vieux.

— Eh ben ! C'est la mère qui doit être furieuse !

—Oui, elle se désespère ! Surtout qu'elle perdra tout aussi. C'est pas que les beaux partis manquent, mais Paul Antoine, il ne veut pas de ces oies blanches. Il en a peur, je crois...

Basile les laissait parler sans rien dire. Il semblait ailleurs. Rosalie lui avait emballé deux brioches, un gros morceau de pâté et trois pommes dans un paquet de papier journal. Il le prit sans manifester de plaisir particulier.

—Oooh ! Mais... Tu serais pas malade, toi ? demanda-t-elle. Tu m'as l'air tout chose. Je suis sûre que tu n'as guère dans le ventre, d'aujourd'hui ? Je t'ai jamais vu comme ça ! Tartine-toi déjà une tranche ici avant de repartir.

Toujours maussade, il sortit un couteau de sa poche.

—À la bonne heure, dit Gustave en riant. Si tu as toujours ton petit *eustache*, c'est que le moral va bien quand même. C'est ton meilleur ami, hein ?

Rosalie voulant elle aussi détendre l'atmosphère et faire réagir l'enfant, renchérit :

—Ils sont inséparables, tous les deux !

Basile était toujours nerveux.

—Tu me fais pas la tête au moins ? demanda Rosalie.

Il haussa les épaules en mordant féroce dans la tartine.

—Tu serais pas amoureux ? C'est que ça peut tournebouler quand on n'y prend pas garde !

Mais elle avait beau essayer de plaisanter, Basile semblait de plus en plus en colère, rien ne le déridait.

Gustave se leva lourdement et se dirigea vers la porte de derrière.

—C'est pas tout ça, mais le travail m'attend ! Il faut que j'attelle Gaza pour les demoiselles. Elles vont descendre en ville. Qui c'est-y qui va le faire à ma place hein ? Mais j'avoue que c'est pas facile de quitter votre cuisine, Rosalie ! Il fait bon chaud ici et il y a de bonnes odeurs !

L'adolescent, en faisant un geste brusque pour ranger son couteau dans sa poche, en fit tomber un ouvrage.

—Un livre ? Je comprends mieux ton humeur ! se moqua la cuisinière. C'est pas toujours bon de lire, tu sais ? Ça peut rendre fou ! D'ailleurs, depuis quand tu lis, toi, maintenant ?

Basile rougit violemment, rangea l'objet dans ses frusques et la rabroua :

—C'est pas un livre, c'est un carnet ! Et puis, ça va bien comme ça ! J'en ai assez entendu !

Il se sauva en claquant la porte.

—Le voilà bien fâché, ce *pitchoun*, dit Rosalie.

—J'ai l'impression qu'il a un souci, répondit Gustave.

—Ou alors c'est l'âge ? Il me fait penser à Anna quand elle avait quinze ans ! Qu'est-ce qu'elle nous a fait voir !

La demande en mariage

Je me préparai assez rapidement, ce qui ne m'était pas d'une grande difficulté. J'avais choisi une fois pour toutes de réduire mes choix de vêtements, ne portant que du noir et blanc, malgré les instances de Lola.

Je descendis donc dans la rue et bichonnai Gaza, notre vieux cheval, qui m'attendait devant la maison, déjà harnaché.

Lola me rejoignit une demi-heure plus tard, revêtue de ce que j'appelais sa tenue guerrière, celle qui portait haut les couleurs de sa profession. Je mesurai alors à quel point elle craignait sa rencontre avec le commissaire Valantin.

Une robe de taffetas rouge sang, décolletée comme pour une soirée, une profusion de satin, soie, dentelles, rubans vermillon et des grappes de roses pourpres la protégeaient mieux qu'une carapace d'acier. Des gants lie-de-vin, une ombrelle grenat et un réticule de perles violettes complétaient le tableau d'une femme qui affichait son statut de demi-mondaine, qui arborait sa richesse et qui prévenait qu'elle ne craignait personne et surtout pas le qu'en-dira-t-on.

Elle me demanda de faire le grand tour par la Croisette, ce qui me força à traverser le passage à niveau des Gabres.

Débouchant sur l'élégante promenade du bord de mer à la hauteur de la villa Marie-Thérèse, occupée par le comte de

Caserte, elle me demanda de rouler lentement, voulant profiter de cette sortie pour s'exhiber à la vue de galants fortunés.

À cette heure, le boulevard était bondé d'une foule contrastée de princes et de malades, comme aimait à le seriner Maupassant.

Je garai la voiture non loin du marché, à la garde d'un petit galopin à qui je donnai une pièce de cinquante centimes.

— Tu en auras une autre si je te retrouve ici à mon retour. Je veux que tu surveilles mon cheval.

— Topez là, Miss, me dit-il. Vous revenez quand ?

J'allai le lui dire quand Lola me coupa la parole.

— Aucune idée ! lui répondit-elle en riant.

Marchant à mes côtés, elle me fit la leçon :

— Vous êtes trop naïve, Miss Fletcher ! Si vous lui donnez votre horaire de retour, il ira faire autre chose pendant votre absence ! Vous n'avez aucune jugeote ! Mettez-vous à sa place, vous n'en feriez pas autant ?

Elle avait raison, bien sûr !

Nous nous dirigeâmes vers la poste. Il régnait une effervescence inhabituelle, avec un déploiement particulièrement important de soldats autour de l'hôtel de ville.

Quelques bribes de conversations surprises nous permirent de comprendre que le Grand-Duc Michel n'allait pas tarder à arriver pour recevoir sa médaille des mains du maire et les clés de la ville ou quelque chose d'approchant.

Devant le perron de l'hôtel de ville se dressait une sorte de dais de velours cramoisi et un tapis bordeaux recouvrait le sol et les marches.

À vrai dire, la nouvelle ne nous intéressait pas plus que cela. Lola me parlait surtout de Paul Antoine, et la question de savoir pourquoi il l'avait conviée était plus importante pour nous que toute autre considération d'ordre politique ou mondain.

— Je me demande si c'est sa mère qui a fixé ce rendez-vous pour le contrat ?

L'usage que j'avais du monde depuis ma tendre jeunesse me laissait envisager que Lola allait à l'encontre d'une déconvenue. Une de plus dans sa longue route semée d'humiliations constantes et d'espoirs déçus. Ne désirant pas être la trouble-fête, je répondis à peine à ses propos excités.

La lettre d'Anna était bien arrivée, adressée comme la bienséance l'exigeait à sa marraine et tutrice officielle, Lola. J'en fis la lecture à haute voix dans la grande salle du bureau des Postes.

Chère Marraine,

Comme je suis heureuse de savoir que vous ne m'en voulez pas trop de ma conduite inconsidérée ! Vous m'avez suffisamment pardonnée pour que Miss Fletcher vienne me chercher, et je vois là le signe de votre indulgence habituelle envers moi !

Je suis navrée de vous causer tout ce dérangement.

Il me faut arranger mes affaires ici avec la directrice de l'école. Je tiens à honorer la semaine que je lui dois. J'attendrai notre bonne Miss Fletcher dans ma chambre sous les combles de l'établissement dès samedi, mais surtout qu'elle fasse comme elle le pourra. Disons qu'à partir de vendredi je ne bougerai plus de ma chambre afin de ne pas la manquer.

Avec toute mon affection et mon éternelle reconnaissance pour tous vos bienfaits,

votre filleule qui vous aime,

Votre Anahita.

— Elle a signé Anahita ? dit Lola en riant. Que de cérémonie ! Elle a quelque chose à se faire pardonner. Allons au Grand Café pour lui répondre sur-le-champ.

— Et si nous lui envoyions un télégramme ? Pour être sûres qu'elle ait notre courrier à temps ?

— Quelle bonne idée, Miss Fletcher !

Après avoir acheté une carte télégramme qu'il nous suffirait de remplir, nous affrontâmes de nouveau la foule à contre-courant tandis que nous marchions vers les Allées. Il y avait une sorte de liesse dans l'air. Même si les Cannois vaquaient à leurs occupations habituelles, la plupart des Hivernants, eux, se dirigeaient vers l'hôtel de ville pour se trouver une meilleure place afin d'assister au spectacle qui se tiendrait devant le perron.

— C'est une tête folle, cette petite, continua Lola, et elle est un peu trop révoltée à mon goût, ce qui ne l'aidera pas à trouver un mari, mais après tout, les chiens ne font pas des chats. Je ne sais pas si nous avons été un bon exemple pour elle, vraiment...

— Ah non ! lui dis-je en feignant de gronder. Vous n'allez pas recommencer ! Nous avons eu cette discussion des dizaines de fois. C'est ainsi et nul ne peut défaire ce qui est fait.

— Regardez, Paul Antoine qui nous fait signe, là ! Oh mais il n'est pas seul ! C'est Guy !

Elle avait rougi et le ton de sa voix était monté d'une octave. C'était l'effet que provoquait toujours chez elle la présence de Maupassant. Elle l'avait aimé d'un amour sans espoir dès le premier jour où elle l'avait vu. Un amour d'autant plus fort que jamais déclaré, tenu en bride, enfermé, cadenassé.

Elle s'efforçait de le cacher car elle avait décidé une fois pour toutes que pour réussir dans la profession qu'elle exerçait, l'amour était exclu, mais moi je savais bien que c'était le sentiment qu'elle éprouvait pour lui.

Je n'ai jamais su si Maupassant s'en doutait et s'il en jouait. Peut-être, en toute bonne foi, ne s'en apercevait-il plus vraiment, en homme tellement habitué aux succès féminins qu'il ne les remarquait plus ?

Les deux hommes se levèrent à notre approche. Maupassant était amaigri. Son regard semblait hanté derrière ses lorgnons à verres bleus qu'il portait toujours dans la journée. Il esquissa

un sourire et il se pencha vers ma main gantée de blanc sans me quitter des yeux.

Depuis sept ou huit ans que nous nous connaissons, il n'avait jamais abandonné l'idée de me séduire. Pourtant, il n'ignorait pas que j'étais moi-même éprise en secret de Lola.

Paul Antoine nous moquait parfois gentiment de ce qu'il nommait notre manège infernal. À croire que nos secrets étaient ceux de Polichinelle !

— Et moi, vous ne me voyez même pas ? minauda Lola en tapant du pied.

Il se tourna vers elle en riant.

— Comment pourrions-nous ne pas vous voir avec toutes ces couleurs, ma *Belle-Amie*, la railla doucement Maupassant.

Paul Antoine se rappela à nous d'un raclement de gorge.

— Désolé de troubler ce délicieux trio jouant toujours la même pièce depuis tant d'années ! dit-il en ne quittant pas des yeux Lola. Même si personne ne m'a vu, je suis là, et je vous rappelle que c'est moi qui vous ai conviée à ce rendez-vous, ma chère !

Lola restant mutique et ne le saluant même pas, occupée à fixer d'un air furieux Maupassant, je répondis à sa place :

— C'est vrai...

Maupassant me tendit un fauteuil d'osier tandis que Paul Antoine en faisait de même pour Lola.

Elle se tourna vers le serveur en faisant de grands gestes. Toute la clientèle masculine de la terrasse, c'est-à-dire quasiment toute la terrasse, s'était à présent tournée vers elle.

Le serveur s'avança vers nous.

— Apportez-nous donc de quoi écrire, mon brave. Plume et encre, nous avons le papier.

Elle s'assit alors en souriant à Paul Antoine.

— Je suis toute à vous, mon *mignon*.

Il éclata de rire.

— Ce n'est pas trop tôt !

Le serveur ne parlait pas, il attendait la commande de consommations.

—Voulez-vous des sorbets au cédrat ? nous demanda Paul Antoine.

—Dans une coupe de vin de Champagne, volontiers ! dit Lola.

Tandis que je demandais à Maupassant des nouvelles de son voilier, sachant que rien ne pourrait lui faire plus plaisir, Lola, fébrile, se penchait vers Paul Antoine. J'entendais des bribes de leur conversation.

Les mots signature, parfums, proposition, réclame, atelier, contrat, se bousculaient dans la bouche de Lola, tandis que Paul Antoine restait plutôt taciturne et embarrassé. Il attendait qu'elle en ait terminé pour prendre la parole. Le moment arriva en effet où elle se rendit compte qu'elle parlait quasiment toute seule. Elle se tut.

Dans un silence solennel, Paul Antoine se pencha vers elle, saisit sa main gauche dont il enleva le gant et posa ses lèvres dans sa paume. Puis il nous regarda les uns après les autres tout en la tenant toujours fermement.

—Mes amis, je suis heureux que vous soyez là vous aussi, pour être les témoins de la demande que je vais faire à ma chère et tendre amie Lola Deslys.

Lola avait déjà compris et elle essayait de reprendre sa main tout en soufflant bruyamment et en levant les yeux au ciel.

—Tenez-vous donc tranquille, lui dit-il, je n'en ai pas encore fini !

La grimace de Lola nous fit tous rire. Elle avait décidé de faire le pitre.

Maupassant avait un air entendu qui me fit comprendre qu'il savait de quoi il retournait. Pour ma part, je tombai des nues quand j'entendis Paul Antoine déclarer :

—J'ai l'honneur, ma chère Lola, de vous demander, officiellement cette fois, votre main, devant nos amis. Vous connaissez l'urgence dans laquelle je me trouve, et vous-même avez

parfois reconnu que notre alliance pourrait être une excellente chose pour tous deux.

— Je sais, je sais, mais c'était une blague ! Je vous informerai quand je serai prête à sauter le pas.

— Le temps de la réflexion est révolu, dit Paul Antoine. L'échéance arrive bientôt à son terme. Si je ne convole pas en justes noces avant la fin janvier, me voilà Gros-Jean comme devant. Je perds toute ma fortune et...

— Certes, ce serait dommage, murmura Lola.

— ...ce sera de votre faute.

— Malgré toutes vos arguties, je n'y arrive pas. Je suis désolée, Paul Antoine. Vous connaissez ma position. J'ai tellement lutté pour mener ma barque seule. J'ai du mal à accepter de devoir mon salut à un homme, fut-il un authentique *mignon*. Tout ce que j'ai si durement gagné ne m'appartiendrait même plus ? Je serais du jour au lendemain déclarée inapte à gérer moi-même ma petite fortune ? Ma réponse est la même qu'il y a un an. Trouvez-vous donc quelqu'un d'autre ! Il paraît que plusieurs familles ont approché votre mère !

— Il est inconcevable que j'épouse une de ces jeunes pécores qui s'imagineront Dieu sait quoi. Elles ne connaissent rien à la vie. Elles attendront de moi un comportement... euh... un comportement de...

— De... mari ? dit Lola en enfonçant le clou et en riant. C'est sûr, avec moi vous êtes à l'abri. Mais vous savez bien que madame votre mère n'acceptera jamais une mésalliance, un scandale pareil ! Vous, épouser une demi-mondaine ?

— Mère a dépassé cette phase, elle aussi, dit Paul Antoine, amer. Elle voit venir le moment où tous nos biens seront attribués à la cousine de Père, qui, elle, a plusieurs enfants tous mariés et déjà parents. Une fois créée cette fondation au nom de Père, ils vont se faire une joie de se partager l'usine et les ateliers ainsi que le portefeuille, les fermages et les terres. Mère sera obligée de se retirer dans la petite maison que Père lui a prévue avec une rente de misère. Pour la punir d'avoir

engendré un fils dénaturé comme moi. Alors croyez-moi, dans la mesure où seuls les mots *prendre épouse*, sans autre spécification, sont mentionnés dans le testament, mère ne va pas faire la fine bouche sur la seule femme que j'accepte d'épouser.

—Non, non, non ! s'écria Lola en se bouchant les oreilles. Je ne veux plus rien entendre. C'est hors de question que je renonce à mon indépendance si chèrement acquise, et que je laisse un homme avoir tout droit sur mon bien.

—Mais enfin, Lola, je possède tellement plus que vous ! Je vous laisserai l'accès à vos comptes, et vous bénéficierez d'une rente annuelle qui vous mettra à l'abri du besoin pour toujours !

—C'est ce qu'on dit... avant... Mais mon cher, la loi est pour vous. Et je sais combien vous êtes joueur ! Vous pariez, vous gagez, vous vivez dans le luxe, en un mot vous gâchez... Vous êtes incapable de produire de quoi générer de l'argent... Les plus grosses fortunes sont vite dilapidées, à ce train-là. Et que ferai-je alors, quand il n'y aura plus rien dans vos caisses et que je serai trop vieille pour trouver des galants ?

—Vous êtes trop inquiète ! Nous pouvons trouver des arrangements. Demandons à Patissot, votre ami notaire, de nous organiser de quoi dissiper vos inquiétudes.

—La seule chose qui me rassurerait n'agréera pas à votre mère, alors n'en parlons plus.

—Au contraire ! Parlons-en ! Dites-moi ce que vous avez en tête.

Lola gardait la bouche fermée et elle portait son attention sur l'agitation alentour. La foule attendait le passage des personnalités.

Gênée, je commençai à rédiger le texte du télégramme pour Anna. Maupassant, sans vergogne, ne perdait pas une miette de la conversation des deux partis. À coup sûr, il saurait nourrir une de ses nouvelles de cet échange.

—Dites-moi au moins que vous allez encore réfléchir !
supplia Paul Antoine.

Agacée, Lola finit par céder en partie, en acceptant de remettre sa réponse à plus tard. Je vins à son aide en lui demandant ce qu'elle pensait des mots choisis pour le télégramme que j'avais rédigé pour Anna :

*« Fletcher viendra te chercher vendredi à 11 heures.
Stop. Prévoir aide pour les malles au départ de Nice.
Stop. Réserver porteurs. Stop. Je serai avec Gustave à la
gare des voyageurs de Cannes pour vous accueillir. Stop.
Affection. Stop. Marraine. »*

—Parfait, dit Lola. Finissons nos glaces et allons envoyer ce message.

Juste à ce moment, nous aperçûmes Basile, le galopin. Lola lui fit un geste mais il ne lui répondit pas. Il avançait son patron Murier, le journaliste. En voyant Lola, le visage de celui-ci s'éclaira.